

sommaire

Introduction 9

Questions d'histoire

« Les Indiens d'Amérique ont subi un véritable génocide. »	15
« La France et les États-Unis sont des amis de toujours. »	23
« La guerre de Sécession n'est pas une guerre civile. »	31
« La commission des activités antiaméricaines était menée par le sénateur McCarthy. »	37
« Kennedy a été le plus grand président des États-Unis. »	43
« Nixon était un grand homme d'État. »	51
« Les Américains auraient pu gagner la guerre du Vietnam. »	59
« Toute l'histoire des États-Unis est émaillée de complots. »	65

Une identité complexe

« Les Américains sont des Anglo-Saxons. »	73
« Les Américains sont en majorité puritains. »	79
« Les États-Unis s'opposent à la diversité culturelle. »	87
« La Louisiane est restée française. »	91
« Les Américains sont des cow-boys. »	97

Problèmes contemporains

« Les États-Unis sont les plus gros pollueurs de la planète. »	.105
« Les Américains sont individualistes. »	.111
« Les Américains sont détestés dans le monde entier. » . .	.119
« Aux États-Unis, tout est fonction de la race. »	.125
« Tout le monde est américanisé. »	.133

Conclusion	.141
-----------------------------	------

Annexes

Pour aller plus loin	.147
--------------------------------	------

« Tout le monde est américanisé. »

Les prévisions se font dès maintenant ; les États-Unis imposeraient leur culture au monde entier : qui n'a pas vu de film avec Tom Cruise, acheté un disque de Madonna (...) ? Rien que pour l'année 1996, « les ventes de produits culturels américains à l'étranger » ont rapporté 60 milliards de dollars !

La Tribune, 26 octobre 1998

À première vue, un nouvel américanisme semble avoir vu le jour avec la mondialisation : les États-Unis n'ont-ils pas été les meilleurs propagandistes de la nouvelle économie et de la liberté totale des échanges ? Le président Clinton et ses successeurs ont été des représentants de commerce actifs de leur pays ; les entreprises américaines comme Apple, Nike, Gap et de nombreuses autres sont devenues plus mondiales que jamais ; Boeing dispute à Airbus la suprématie planétaire et Google est présent sur tous les écrans...

Mais prétendre que la mondialisation serait une « américanisation » s'apparente à une idée reçue. Car les Américains comme les Européens en subissent les effets, même si leurs dirigeants ne partagent pas toujours leurs craintes : ils sont victimes des délocalisations, ils ont des emplois de plus en plus précaires et beaucoup ont perdu leurs maisons.

Le changement de dogme économique est survenu à la fin des années 1970, avec le rejet du keynésianisme, qui depuis les années 1940 constituait la conception à la mode en donnant aux gouvernements le devoir d'assurer la croissance par leurs dépenses et leurs versements sociaux. Ce

mouvement, lancé par des économistes comme Milton Friedman, est apparu d'abord de façon éclatante en Grande-Bretagne, sous Margaret Thatcher, puis a été relayé par les États-Unis de Ronald Reagan. La montée en puissance des marchés financiers a suivi, entraînant la recherche de taux d'intérêt toujours plus bas, avec un niveau attrayant de rentabilité et des profits rapides. Dans un premier temps, au début des années 1990, les États-Unis ont semblé les bénéficiaires de cette mondialisation, car leur économie est plus flexible que celle de l'Europe, leur main-d'œuvre moins encadrée, que certaines de leurs firmes sont déjà bien présentes sur le marché mondial comme IBM, Microsoft et qu'ils sont les promoteurs d'Internet. Pourtant, cette évolution est beaucoup plus large et dépasse le défi américain des années précédentes, comme l'ont montré les fusions, qui se sont révélées éphémères : Daimler et Vivendi ont phagocyté la première Chrysler et la seconde Universal – deux fleurons d'une économie américaine dominante, mais, en 2008, Chrysler, lâchée par la firme allemande, a été cédée à Fiat.

Les exemples sont nombreux de ces fusions internationales multilatérales, de cette réorientation du commerce mondial, qui a d'ailleurs contribué à l'essor de la Chine.

Les antiaméricains, dans les années 1990, ont cru trouver de nouveaux arguments dans cette mondialisation confondue hâtivement avec une américanisation, mais ils sont dans l'erreur et, dans les faits, ils ne pratiquent aucun boycott des produits américains.

Par exemple, les spectateurs français vont en grand nombre voir des films américains et pas seulement par pression publicitaire. Quant à « l'exception culturelle », si elle a servi à constituer en France un puissant secteur audiovisuel,

elle ne s'explique pas par l'antiaméricanisme. Le succès de Disneyland Paris est éclairant des complexités du mouvement mondial des échanges : dénoncé par les intellectuels au moment de son installation à Marne-la-Vallée en 1992, le projet a été soutenu par les gouvernements successifs et, au prix de quelques adaptations, attire en 2010 plus de 12 millions de visiteurs annuels, dont au moins la moitié sont français. Quand un jeune enfant français se retrouve aux États-Unis, il est très surpris d'y trouver des restaurants McDo et s'étonne qu'il y en ait là aussi : exemple de mondialisation réussie ?



McDonald's à Tokyo en 2004

En 2000, à Seattle, lors du rassemblement contre l'OMC (Organisation mondiale du commerce), les participants étaient massivement des syndicalistes et des étudiants américains hostiles à cette évolution, sans lesquels cette manifes-

tation n'aurait pas eu lieu, alors qu'en France, le rôle de José Bové a été mis en avant. De même, l'association Attac ne peut pas être considérée comme antiaméricaine, dans la mesure où Tobin, inventeur de la taxe sur les mouvements financiers spéculatifs, est américain, et où l'application de cette mesure ne peut que déboucher sur une forme d'organisation mondiale assez contraignante, en raison du problème de la redistribution du produit de ladite taxe. Enfin, les manifestations nombreuses contre l'OMC dépassent inévitablement la tradition antiaméricaine.

Aux États-Unis, dans les dernières années du XX^e siècle, la nouvelle économie occupait une place de choix dans les médias, qui en célébraient les réussites, mais elle n'avait pas fait disparaître les secteurs en déclin ni résolu les problèmes sociaux du pays. Des fermiers étaient aux prises avec des intermédiaires pour vendre leurs productions, des quartiers étaient restés à l'écart de la nouvelle économie, des usines fermaient et se délocalisaient et, avant 2010, une quarantaine de millions d'Américains ne bénéficiaient toujours pas de couverture sociale. De plus, le bas niveau des salaires de nombre de nouveaux emplois oblige de plus en plus les deux personnes d'un couple à travailler pour maintenir un niveau de vie équivalent à celui d'un seul salaire trente ans plus tôt, ce qui a conduit les banques à leur consentir des prêts immobiliers sans précaution.

La confusion entre le mouvement hostile à la mondialisation et l'antiaméricanisme est donc particulièrement trompeuse. D'autant que la crise financière de 2007-2008 a été déclenchée aux États-Unis en raison des pratiques désastreuses de certaines banques et établissements de crédit comme Lehman Brothers, en pointe dans le traitement des

obligations « pourries » et autres produits financiers sophistiqués ce qui lui donnait un grand prestige. Ce sont des Américains qui en priorité ont perdu leurs maisons, ce sont des firmes américaines qui se sont effondrées et l'ensemble du secteur automobile a subi directement le choc de la crise. Preuve manifeste de certaines impasses de la mondialisation : d'un côté, elle a provoqué une multiplication des échanges et du commerce dans le monde qui a bénéficié à presque tout le monde (consommation, voyages, communication), de l'autre elle a abouti à une déréglementation complète des marchés qui a généré partout une nouvelle pauvreté et des crises récurrentes.

La mondialisation n'a pas été initiée aux États-Unis et s'ils en ont tiré parti dans les premières années, ils en ont subi les pires conséquences par la suite, avant qu'elle ne se transmette à d'autres pays : étrange américanisation.

La fin du rêve américain ?

Depuis leur origine, les États-Unis ont suscité un rêve : ils constituaient une nation nouvelle, avaient établi une démocratie louée par Tocqueville, disposaient d'une terre d'opportunités aux multiples ressources, avec une société sans formalisme étroit dans laquelle l'ascension sociale était toujours possible. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les conflits sociaux y étaient rares, d'ailleurs l'esclavage existait aussi dans les colonies françaises et dans d'autres pays, les États-Unis n'étaient pas impérialistes et accueillaient sans restriction des centaines de milliers d'immigrants venus de tous les coins de l'Europe et d'Asie. Ces bases du rêve américain ont été renforcées par la victoire de l'Union et la libération des esclaves après la guerre de Sécession, mais ébranlées par l'apparition subséquente de grandes grèves.

Jusqu'aux années 1930, le rêve était partagé par les immigrants de moins en moins nombreux après 1924, par des hommes d'affaires et des politiciens modérés et par beaucoup de gens qui découvraient avec extase les films d'Hollywood, mais il était rejeté par les milieux de gauche qui dénonçaient les horreurs d'un capitalisme impérialiste. La crise de 1929 a failli fracasser ce rêve en donnant raison à ces critiques, mais ce dernier a rapidement retrouvé des couleurs avec l'intervention majeure des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale : elle a sauvé le monde du nazisme et fait du pays un modèle de réussite démocratique et de développement. L'aide apportée à la reconstruction de l'Europe a contribué au prestige des États-Unis, devenus la première puissance du monde.

Sans doute le rêve américain était-il secoué par des contradictions nombreuses, par les excès du maccarthysme, mais le mouvement des droits civiques et le grand discours de Martin Luther King, « Je fais un rêve... », lui ont donné un nouvel éclat, d'autant plus que la loi de 1965 a ouvert largement le pays aux immigrants venus désormais du monde entier.

Depuis, le rêve a été remis en cause par le mouvement contre la guerre du Vietnam comme par les émeutes urbaines, mais il a survécu dans les modes vestimentaires et musicales transmises par les films. Il a été renouvelé par la fin de la Guerre froide, puis par le succès mondial de marques comme Microsoft ou Apple, associées dans

Internet, et ce rêve a atteint son paroxysme avec l'élection de Barack Obama à la présidence en 2008 : un pays considéré comme raciste choisissait un Noir, suscitant un enthousiasme mondial.

Pourtant, depuis cette date, le socle du rêve s'est effrit : de grandes entreprises emblématiques ont fait faillite, le chômage s'est installé durablement, ralentissant le mouvement d'immigration, la société s'est rigidifiée. La Californie, porteuse d'espoirs, est en quasi-faillite, la mission du pays dans le monde s'est brouillée alors qu'émergent les grandes puissances asiatiques comme la Chine et l'Inde. Jusqu'à aujourd'hui, les Américains ont montré une grande capacité de rebond et d'innovation ; s'ils y parvenaient à nouveau le rêve reprendrait corps.